
NOTES

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION

DANS LE SUD
DE LA PROVINCE D'ALGER

DE 1864 A 1869

SECONDE PARTIE

(Suite. — Voir les nos 136, 137 et 138)

III

Ravitaillement de la colonne Archinard et du poste de Djelfa. — La colonne d'escorte du convoi donne la sépulture aux victimes de la tuerie du caravansérail d'Aïn-el-Oucera et de ses abords. — Les rebelles attaquent le convoi dans le défilé de Gueltet-es-Sthol ; ils sont repoussés. — La colonne de Boghar rencontre à Aïn-Malakoff la colonne de Djelfa, à laquelle elle remet son convoi. — Situation des tribus défectionnaires du cercle de Boghar. — Opérations dans le Nadhor de Tiharet. — Attaque de la colonne de Bou-Sâada par les Oulad-Madhi. — Combinaisons pour les premières opérations dans la province d'Alger. — Marche de concentration sur Chellala. — La colonne Archinard est attaquée par les rebelles sur l'Oglet-ez-Zafran. — Le sous-lieutenant Wyndham est blessé mortellement par l'ex-agma Bou-Dica. — Incendie, par les insurgés, de la bergerie de Tâdmit et du caravansérail de Sidi-

Makhlouf. — La colonne Archinard rallie la colonne Jusuf à Chel-lala. — Choix de Serguin pour l'établissement d'un biscuit-ville. — Les colonnes Jusuf et Archinard se portent sur ce point. — Elles y sont rejointes par la colonne Liébert.

Depuis le 12 août, toutes les communications entre Boghar et Djelfa ont été interrompues; il était donc temps de songer à ravitailler nos postes du Sud et la colonne Archinard, qui vivait sur les magasins de Djelfa depuis le commencement du mois d'août, et qui avait mis ce poste à bout de ses approvisionnements, lesquels, comme ceux de Laghouath, avaient été faits pour six mois, mais pour la garnison normale du poste seulement. Or, dans les mauvaises conditions où se trouvait le sud des provinces d'Alger et d'Oran, cette mission de ravitaillement ne pouvait être confiée qu'à une colonne solidement constituée; car il fallait prévoir le cas où, embarrassée d'un immense convoi, elle pourrait se trouver en présence de forces très supérieures. Cette tâche difficile incombait tout naturellement aux troupes réunies sous Boghar.

L'organisation de ce convoi avait été d'autant plus lente que, par suite de la défection des tribus du Sud, lesquelles fournissent habituellement les convoyeurs et les moyens de transport nécessaires pour faire les ravitaillements, ou pour marcher avec les colonnes expéditionnaires, il fallut tirer du Tell toutes nos bêtes de somme et leurs conducteurs, et ce ne fut qu'à grand-peine qu'on parvint à réunir 1,000 mulets et 300 chameaux. La subdivision d'Aumale dut contribuer à cette fourniture pour une très large part. Il est clair que cette lourde réquisition — bien que payée — n'était point de nature à réchauffer beaucoup l'enthousiasme des tribus du Tell pour notre cause. Les ressources de provenance indigène étant tout à fait insuffisantes, on fut obligé d'y adjoindre, pour les compléter, quatorze prolonges des services militaires, et douze charrettes du commerce louées à un prix excessif, et dont une partie devait être chargée de tonnelets d'eau, au cas où, dans cette saison, on n'en trouverait point aux bivouacs de Bou-Keuzzoul, d'Aïn-el-Oucera, de Guel-tet-es-Sthol et de Hadjeur-el-Meleh (Rochers de Sel).

Le chargement du convoi se composait de : dix jours de vivres pour la colonne d'escorte, aller et retour, dix jours pour l'effectif de la colonne Archinard, et deux mois pour la garnison de Djelfa.

La colonne d'escorte de ce convoi, forte de 1,800 hommes environ, se composait d'un fort bataillon du 1^{er} de Zouaves, d'un demi-bataillon de Chasseurs à pied, d'un demi-bataillon du 1^{er} de Tirailleurs algériens, d'un demi-escadron du 1^{er} de Chasseurs d'Afrique, d'un demi-escadron du 1^{er} de Spahis, d'une section de montagne, et des services accessoires. Le commandement en fut donné au chef de bataillon Lumel, du 1^{er} de Zouaves.

La colonne Lumel, dont le départ avait été fixé au 29 août, devait se rencontrer à Aïn-Malakoff (1), le 1^{er} septembre, avec la colonne Archinard, laquelle avait reçu l'ordre de partir de Djelfa le 31 août, pour arriver le lendemain sur le point convenu, et y prendre le convoi que lui amenait la colonne de Boghar.

Le mouvement en avant de la colonne Lumel allait réduire à peu de monde la garnison de Boghar et l'effectif des troupes réunies sous Bokhari. Le général Jusuf y pourvoyait en laissant à la défense du premier de ces postes un détachement d'isolés, la compagnie de Fusiliers de Discipline, et les fanfares des Zouaves et des Chasseurs à pied, lesquelles ont été armées avec les fusils des hommes à l'hôpital. Quant au poste provisoire de Bokhari, il était défendu par un détachement de malingres de tous les corps de la colonne, 100 condamnés aux Travaux publics qui ont été armés, et une section d'artillerie de campagne. Enfin, il restait à Boghar deux escadrons de cavalerie ; en outre, quelques détachements étaient attendus d'Alger.

La colonne Lumel se mit en marche, avec son convoi, le 29 août au matin, et alla bivouaquer à Bou-Keuzzoul ; le lendemain, 30, elle couchait à Aïn-el-Oucera. L'état dans lequel se

(1) Cette source artésienne, dont le nom arabe est *Aïn-el-Kharza*, a été baptisée, en 1863, de l'appellation de « *Aïn-Malakoff* » en l'honneur du vainqueur de Sébastopol, alors Gouverneur général, par le lieutenant-colonel Suzzoni, qui, à cette époque, était commandant supérieur du cercle de Laghouath.

trouvait ce caravansérail, dont nous avons cherché plus haut à rendre l'aspect, émotionna douloureusement la colonne Lumel. Les actes de sauvagerie dont il avait été le théâtre dans la nuit du 13 au 14 août, et dont nos soldats avaient les résultats sous les yeux, leur mirent la rage au cœur ; aussi se promirent-ils d'en tirer une éclatante vengeance si les rebelles leur tombaient sous la main. Le commandant Lumel fit recueillir les débris informes des cadavres de Mathelin, Grimaud et Mathias, et une sépulture chrétienne leur fut donnée à quelques pas de l'entrée du caravansérail, au pied des deux seuls arbres existant alors à Aïn-el-Oucera. Une croix de bois marqua la dernière demeure de ces martyrs du fanatisme musulman.

La colonne Lumel se remit en route le lendemain 31 ; elle rencontrait, à 500 mètres du bivouac qu'elle venait de quitter, les restes du cadavre horriblement mutilé du sapeur-conducteur qui accompagnait le capitaine du Génie Rougevin. La prolonge est restée à l'endroit même où le malheureux sapeur l'a arrêtée pour riposter de sa carabine au feu du parti de cavaliers qui l'assailait : il est tombé près de la roue de derrière de gauche ; le corps, criblé de coups de feu, atteste l'énergie avec laquelle il s'est défendu ; aussi, ses féroces adversaires lui ont-ils fait payer sa résistance en le hachant à coups de sabre, — le sien, probablement ; — l'infortuné sapeur est méconnaissable : les chairs de la tête ont été rongées par les chacals ou les hyènes, et ses yeux ont été fouillés par les oiseaux de proie. Ces tristes débris sont inhumés sur le bord de la route ; un tas de pierres en marque la place.

La colonne continue sa route et arrive, sans autre incident, au caravansérail de Gueltet-es-Sthol, devant lequel elle dresse ses tentes.

Vers la fin du jour, des groupes de cavaliers ennemis viennent tirailler dans la direction du camp, mais en se tenant à distance. Les grand'gardes ont l'ordre de ne point répondre à cette innocente provocation, laquelle n'a, évidemment, d'autre but que de connaître, par la riposte des sentinelles, l'emplacement des petits postes. A la nuit close, de grands feux de halfa et de jujubier sauvage sont allumés sur les hauteurs qui commandent

au nord le caravansérail, et qui sont le prolongement du Djebel Ouket. Cet incendie est l'indication télégraphique par laquelle les rebelles, selon leur habitude, signalent au loin la présence d'une colonne. Après une heure de cette inoffensive tirailerie, les cavaliers cessent leur feu, et la nuit s'achève dans le calme le plus complet.

Le lendemain, 1^{er} septembre, au moment où la colonne se mettait en mouvement pour quitter son bivouac, 3 ou 400 cavaliers profitent de la disposition du terrain pour faire une démonstration sur la droite du convoi au moment où, sortant du défilé, il débouchait dans la plaine. Le feu des Zouaves, qui sont en flanqueurs de ce côté, et quelques obus habilement envoyés, suffisent pour décider la retraite de ces cavaliers, qui paient leur agression de cinq des leurs mis hors de combat, et de deux chevaux tués.

A partir de la sortie de la gorge de Gueltet-es-Sthol, et jusqu'à sa destination, la colonne Lumel ne fut plus inquiétée. Elle arrivait à huit heures du matin à Aïn-Malakoff, et y dressait ses tentes.

La colonne Archinard paraissait quelque temps après sur le même point, et prenait en charge le convoi que lui amenait de Boghar la colonne Lumel, laquelle faisait séjour, le 2 septembre, sur les eaux d'Aïn-Malakoff.

Le colonel Archinard rétrogradait le 2 sur Djelfa, où il rentrait le 3, n'ayant éprouvé d'autres difficultés que celles provenant de la crue de l'ouad El-Malah, grossi par les pluies torrentielles de la veille.

La colonne Lumel quitte Aïn-Malakoff le 3 septembre pour revenir sur Boghar, où elle rentre le 6 sans avoir aperçu de nouveau l'ennemi.

A cette date, les tribus défectionnaires du cercle de Boghar sont campées sur les eaux d'Es-Souagui, d'El-Frithica, de Bel-Kheithar et de Smir. Leurs goums parcourent le pays entre Bou-Keuzzoul et Gueltet-es-Sthol ; ils s'avancent jusque dans le Zar'ez, où ils sont attirés par les silos de grains qu'ont abandonnés les Oulad-Naïl, bien que leur défection ne soit pas encore effective.

Nous avons dit plus haut que les tribus insurgées de la province d'Oran se tenaient au sud du Nadhor de Tiharet, sur les eaux d'Aïn-el-Guethifa, d'Aïn-el-Ouceukh et d'Aïn-er-Regai, dans le pays des Harar. Il était temps de leur enlever cette ressource en les en délogeant. A cet effet, et pour arriver à ce résultat, le général Martineau et le colonel Péchot combinent un mouvement auquel doit coopérer le général Liébert, qui a pris, le 5 septembre, le commandement de la colonne d'Aïn-Toukria. Les trois colonnes exécutent, ce même jour, une marche convergente sur les campements des rebelles, dont une partie se réfugiait dans le Djebel En-Nadhor dès qu'elle apprenait la mise en mouvement dans sa direction des deux premières de ces colonnes. Quoi qu'il en soit, les Oulad-Mensour, les marabouts des Oulad-Khelif, qui avaient amené les contingents ennemis dans le Tell, une fraction des Harar, et la majeure partie des dissidents du cercle d'Ammi-Mouça furent atteints le 6 septembre, et radicalement razés : leurs troupeaux, leurs tentes, 400 de leurs femmes et enfants sont restés entre les mains des troupes. Près de 500 insurgés, réfugiés dans la partie la plus difficile de la montagne, ont été cernés par les deux colonnes, et, après une résistance assez vive, dans laquelle ils firent des pertes sensibles, ils furent obligés de se rendre à discrétion. De notre côté, nous n'eûmes que trois hommes tués, — un tirailleur algérien et deux cavaliers des Hachem, — et trois blessés, — un zouave et deux cavaliers des Zdama.

La coopération de la colonne Liébert au mouvement combiné des colonnes Martineau et Péchot n'avait point été tout à fait inefficace. En effet, pendant que cette dernière, passant par le nord, allait fouiller le Nadhor, et que celle du général Martineau, se dirigeant sur Aïn-el-Ouceukh, se rabattait sur l'ouad Souf-Sellem pour prendre les insurgés entre elle et la colonne Péchot, le général Liébert se portait lui-même dans cette dernière direction afin de tomber sur les tribus qui tenteraient de s'échapper vers le nord-est.

Pour l'exécution de ce projet, le général Liébert avait quitté Aïn-Toukria le 6 septembre, laissant son camp sous la garde de trois compagnies d'infanterie; il arrivait le 8 aux têtes

de l'ouad Souf-Sellem, à Dar-Ben-Chorab, sans rencontrer un seul rebelle. Avec une partie de sa colonne, — six compagnies d'élite, sa cavalerie et une pièce de montagne, — il poussait, le 9 septembre, une reconnaissance sur Goudjila, et ses goums, lancés en avant jusqu'à l'ouad Kosni, avaient pu constater que le pays était complètement abandonné par les rebelles jusqu'au delà de cette rivière. Cette marche avait eu pour effet de rassurer les populations du Tell de Tniyet-el-Ahd, celles surtout qui avaient abandonné leurs campements des Hauts-Plateaux, et qui, certaines que le danger s'était éloigné, s'empressèrent de venir les reprendre.

Le général Liébert était rentré à son camp d'Aïn-Toukria le 11 pour y prendre les vivres nécessaires pour l'exécution de son mouvement sur Chellala, où il doit rallier la colonne du général Jusuf et celle du colonel Archinard.

Le goum de l'agha de Frenda, Sid Ahmed-ould-El-Kadhy, qui avait marché avec la colonne Martineau, avait fait un butin considérable. Pour protéger la route que suivait l'agha, en retour sur Frenda avec ses prises, le général Deligny poussait, le 6, une reconnaissance de 200 chevaux sur Aïn-el-Guethifa, à la pointe est du Chotth-ech-Chergui. Le général arrivait, le même jour, à Aïn-el-Medriça.

Le marabout avait pris l'ouad Sidi-En-Naceur, dans le pays des Harar, pour base d'opération ; il rayonnait de ce point dans toutes les directions soit pour se ravitailler, soit pour gagner des partisans à sa cause. Les Harar et les gens du Djebel El-Eumour, qui étaient restés dans la montagne, avaient de nouveau fait défection. Les Thrafi s'étaient empressés tout naturellement de suivre leur exemple, à l'exception pourtant de quelques individualités que l'intérêt personnel maintenait dans la fidélité. Les Oulad-Zaïad, qui appartiennent au groupe des Thrafi, ou Haméyan-ech-Cheraga, interceptaient les communications entre Sâïda et Géryville, et cet état de chose ne pouvait être modifié que par l'arrivée des colonnes dans ces parages.

Dans le courant du mois d'août, une bande de 4 à 500 maraudeurs avaient essayé d'enlever quelques troupeaux autour du poste de Géryville ; mais les cavaliers du Bureau arabe, soutenus

par une sortie de la garnison, les obligèrent de renoncer à cette entreprise.

La province de Constantine qui, jusqu'ici, était restée intacte, et n'avait point ressenti les effets de la contagion insurrectionnelle, allait, à son tour, subir l'entraînement auquel avaient obéi les provinces d'Oran et d'Alger, et essayer de passer sous les drapeaux du marabout. Prêtant l'oreille aux bruits répandus par les émissaires de Sid Mohammed-ould-Hamza, bruits qui annonçaient sa venue prochaine dans le Hodhna, quelques fractions des Oulad-Madhi, du cercle de Bou-Saâda, avaient pris, depuis quelques jours, une attitude des plus douteuses. On sut que ces mauvaises dispositions étaient le résultat des menées occultes de Sid El-Fodhil, l'ancien khodja de Sid Sliman-ould-Hamza, et qui, aujourd'hui, remplissait les mêmes fonctions auprès de Sid Mohammed, dont il était le conseiller intime. Sid El-Fodhil était originaire des Oulad-Madhi, et c'était là la raison de l'influence dont il jouissait auprès de ses contribués.

Le 8 septembre, après avoir accueilli par un refus formel d'obéissance les ordres donnés par l'autorité locale, les fractions des Oulad-Madhi se mirent en état d'hostilité ouverte en attaquant la colonne placée en observation dans le cercle de Bou-Saâda. Cette agression, qui ne leur réussit pas, leur coûta un nombre assez élevé de tués et de blessés. De notre côté, quatorze hommes reçurent des blessures plus ou moins graves.

Dès le lendemain de cette affaire, la division s'était mise parmi les Oulad-Madhi insurgés, dont une bonne partie s'était rapprochée de Bou-Saâda pour y faire sa soumission, et se placer sous la protection de la colonne.

Après son ravitaillement du 1^{er} septembre par la colonne Lumel, la colonne Archinard était approvisionnée en vivres jusqu'au 20 de ce mois. Il est évident que son séjour sous Djelfa aurait exigé un second ravitaillement, et qu'un nouveau convoi eût empêché toute action offensive de la part de la colonne de Boghar en la réduisant à des forces absolument insuffisantes; c'était, en outre, lui donner un rôle tout à fait secondaire dans les opérations, bien qu'elle fut sous les ordres directs du général commandant la province. Il ne fallait point non plus s'exagérer

outre mesure l'influence exercée par la colonne Archinard sur les tribus des Oulad-Naïl ; il est évident que ce n'était pas elle qui pouvait arrêter la défection de ces nomades, dans l'hypothèse que ce projet fût réellement dans leurs desseins. Il n'y avait donc aucun intérêt à immobiliser cette colonne à Djelfa, village européen qui, du reste, nous l'avons dit, avait été mis à l'abri d'un coup de main. Il valait mieux, incontestablement, qu'elle se rapprochât du Tell, afin d'être prête à toute éventualité au moment où les colonnes allaient entrer dans une période d'opérations décidément active.

Il était important de compléter, dans la province d'Alger, le mouvement commencé dans celle d'Oran par les colonnes qui venaient d'opérer dans les environs du Djebel En-Nadhor, et de rejeter dans le Sud les tribus insurgées campées, comme en pleine paix, sur les pâturages et les eaux de l'ouad Eth-Thaguin, et de l'ouad El-Ourek jusqu'à Châbounia, c'est-à-dire à une forte journée de Boghar seulement. Le général Jusuf crut donc possible, en faisant remonter dans la direction de ces eaux la colonne Archinard, en dirigeant à sa rencontre la colonne de Boghar, et en donnant rendez-vous dans ces parages à celle d'Aïn-Toukria, le commandant de la province d'Alger, disons-nous, espérait donc pouvoir sinon resserrer les rebelles de son commandement entre ces trois colonnes, tout au moins les obliger à se jeter dans le Sud, où les eaux et les pâturages se faisaient extrêmement rares dans cette saison.

Cette combinaison, qui plaçait le général Jusuf au centre du pays insurgé et abandonné, lui permettait de se porter rapidement sur tel ou tel point de la circonférence où sa présence serait reconnue nécessaire. Son projet était de constituer un biscuit-ville à Chellala, village indigène situé à 22 lieues au sud de Boghar, et d'en faire, en même temps, sa première base d'opérations.

Le colonel Archinard quitte Djelfa le 8 septembre pour se porter, ainsi qu'il en a reçu l'ordre, sur Chellala par Thaguin.

Le général Jusuf se met en mouvement le 9 septembre avec la colonne de Boghar, dont il prend le commandement, et se dirige de Bokhari sur Chellala, point où doivent le rallier, nous

l'avons dit, les colonnes Archinard et Liébert. Le général Jusuf passait par les bivouacs suivants : El-Esnam, Châbounia, Bel-Kheithar. Le commandant de la province d'Alger avait pris avec lui quinze jours de vivres pour les besoins de ses colonnes. C'était là tout ce que lui permettaient d'emporter les moyens de transport dont il disposait, moyens qui lui avaient été fournis par les tribus du Tell de son commandement.

Le mouvement de concentration des trois colonnes sur Chellala ne pouvait présenter quelque chance de succès qu'à la condition qu'il serait exécuté en temps opportun, c'est-à-dire à la date précise qui avait été fixée ; malheureusement, il ne put en être ainsi, et, par suite, l'occasion était manquée. Ainsi, la colonne Archinard ne fut en mesure de quitter Djelfa que le 8 septembre, sa présence dans le pays des Oulad-Naïl y étant nécessaire jusqu'au moment de la réunion des divers éléments entrant dans la formation d'une colonne qui s'organisait à Bou-Sâada. La colonne Liébert, qui avait été appelée à opérer dans l'ouest, n'avait pu quitter Aïn-Toukria que le 13. Bien que le retard de ces deux colonnes ne fut que de vingt-quatre heures, cela avait suffi aux populations insurgées pour qu'elles pussent prendre sur nos colonnes une avance qu'il ne nous était plus possible de regagner. Du reste, le mouvement de retraite de ces tribus avait été précipité par la reprise des opérations dans la province d'Oran, et les rebelles, qui n'avaient absolument rien à gagner à attendre nos colonnes, s'étaient dirigés en toute hâte sur Zenina et El-Beïdha, ksour du Djebel El-Eumour.

La colonne Jusuf, nous le répétons, s'est mise en marche sur Chellala, poussant devant elle les coureurs des rebelles, lesquels sillonnent la plaine qui se développe au sud de Boghar, et elle arrive le 12 au matin à Chellala sans autre incident.

Cette colonne était forte de 2,600 hommes, dont trois bataillons d'infanterie, — Chasseurs à pied, Zouaves et Tirailleurs, — trois escadrons de Hussards, un escadron de Chasseurs d'Afrique, un détachement de Spahis, une section d'artillerie de campagne avec ses voitures, une section de montagne, et tous les accessoires, ambulance, services administratifs, etc.

Le colonel Archinard, avec un convoi chargé de vingt jours

de vivres, était allé bivouaquer, le 8 septembre, jour de son départ de Djelfa, sous le caravansérail des Rochers-de-Sel. Il quittait ce point, le 9, avec le projet de gagner le bivouac de Hamiet-el-R'arbia ; mais il rencontra, sur la route d'Aïn-Malakoff des ensablements si nombreux et d'un parcours si difficile, que ses voitures de roulage ne purent parvenir à les franchir qu'après des efforts inouïs. Il était déjà trois heures de l'après-midi, et la colonne avait encore quatre lieues à parcourir pour gagner le point où elle devait bivouaquer. En présence de ces difficultés qui renaissaient à chaque pas, force fut au colonel Archinard, qui renonçait à atteindre Hamiet-el-R'arbia, d'aller camper dans des *nebak* (dunes) sur les puits d'Oglet-ez-Zâfran. Vers cinq heures, le camp était à peine établi, que des coups de fusil se faisaient entendre en avant de la première face. Les ondulations sablonneuses qui entouraient le bivouac ne permettant pas de juger de l'importance numérique des assaillants, le colonel Archinard prescrivit au sous-lieutenant Micaelli, du 1^{er} de Tirailleurs algériens, son officier d'ordonnance, de se porter sur-le-champ, avec quelques cavaliers du goum des Oulad-Naïl dans la direction des rebelles. Cette reconnaissance est accueillie par un feu assez nourri qui dénonce la présence d'un parti ennemi assez nombreux. Pendant que le goum des Ouled-Naïl, retardait, par sa contenance, l'attaque générale des insoumis, le sous-lieutenant Micaelli faisait connaître au commandant de la colonne que, bien que le *djich* des insurgés fut en grande partie dissimulé derrière les dunes, il devait être, selon toute probabilité, d'un effectif assez sérieux. Le colonel ordonnait aussitôt à la cavalerie régulière, commandée par le lieutenant-colonel Collot, du 3^{me} de Hussards, de dégager et de soutenir les gens du goum et surtout les *mekhaznia* (1), qui étaient aux prises avec les rebelles ; il prévenait, en même temps, cet officier supérieur qu'à tout événement, deux demi-bataillons d'infanterie en échelons le suivraient de près.

(1) Les gens du Makhzen. Ce sont les spahis et les cavaliers des tribus qui sont employés auprès du commandement et des officiers des Affaires indigènes.

En un clin d'œil, hussards et spahis étaient à cheval, et, malgré les fatigues d'une longue et pénible journée, ils filaient au grand trot et avec beaucoup d'ardeur. Le lieutenant-colonel Collet déploya l'escadron de spahis pour soutenir les Mekhaznia, se réservant de le faire charger en fourrageurs, ou de renforcer la ligne formée par les cavaliers du goum. Ces derniers, qui étaient très peu nombreux, mais qui, se sentant appuyés, tenaient assez solidement, eussent été infailliblement coupés sans l'extrême entraînement avec lequel les spahis, qui avaient sur le cœur l'affront de Thaguin, se précipitèrent sur les rebelles. En un instant, le combat était engagé à brûle-pourpoint.

Déjà bon nombre de cavaliers ennemis avaient roulé sanglants sur le sable des dunes, quand les hussards, impatients de prendre part à la lutte, se jetèrent, à leur tour, sur les rebelles, et leur firent tourner bride. Hussards et spahis les menèrent dès lors battant et le sabre aux reins plus loin que la prudence ne l'eût permis ; mais, démoralisé sans doute par l'ardeur de l'attaque, l'ennemi ne tenta aucun retour offensif et se dispersa dans toutes les directions.

Le demi-bataillon du 36^e d'infanterie et celui du 1^{er} de Tirailleurs algériens, qui avaient formé les échelons de soutien et de retraite, rentrèrent au camp à la nuit sans avoir eu à tirer un coup de fusil.

Ce combat de cavalerie nous avait coûté un tué et six blessés, parmi lesquels le sous-lieutenant Wyndham, du 1^{er} de Spahis, deux maréchaux-des-logis indigènes, un spahis français et deux spahis indigènes. Les deux maréchaux-des-logis et le spahis français succombèrent dans la soirée. Quant au sous-lieutenant Wyndham, il mourut de ses blessures le 13 septembre.

Les pertes de l'ennemi avaient dû être bien supérieures aux nôtres ; mais l'arrivée de la nuit n'avait pas permis de les estimer, même approximativement. Quelques chevaux tués ou grièvement blessés restés sur le terrain, d'autres qui suivaient le goum ennemi sans cavaliers, prouvaient l'importance des pertes des rebelles.

Ce serait le fameux Bou-Diça (1), fort reconnaissable d'ail-

(1) Ould-ben-Aouda-ben-Ahmed, plus connu sous le nom de Bou-

leurs à son bernous fauve, qui aurait frappé mortellement le sous-lieutenant Wyndham, lequel, du reste, a attesté le fait avant de mourir. Voici comment les choses se seraient passées : cet of-

Diça, dont nous avons parlé plus haut, était le fils du non moins fameux Ben-Aouda-el-Mokhtar, qui fut chikh des Oulad-Mokhtar en 1835, et qui joua un certain rôle à cette époque. Nous renvoyons à la 1^{re} partie de cet ouvrage (pages 44 et suivantes) pour les détails concernant ce personnage. Son fils Bou-Diça devint plus tard agha des Oulad-Mokhtar ; mais, en 1863, une razia de chameaux faite en pleine paix par ses gens sur un de ses voisins, lequel prit mal ces façons un peu trop féodales, — nous le voulons bien, — mais parfaitement traditionnelles dans le Sahara, et s'en plaignit à l'autorité française, qui, obéissant à nous ne savons quelle pression, crut devoir faire traduire cet agha saharien, comme un simple khammas, devant la Commission disciplinaire de la subdivision de Médéa, dont les membres, tout neufs, pour la plupart, en Algérie, et peu au courant des mœurs des Nomades, traitèrent le cas de Bou-Diça comme s'il se fût agi du vol d'une paire de vaches sur le marché de Poissy, c'est-à-dire sans tenir le moindre compte des us et coutumes de ces grands seigneurs sahariens, et le condamnèrent à un an de détention dans un pénitencier indigène. Il était, en même temps, révoqué de ses fonctions d'agha, punition qui, peut-être, eût été suffisante comme premier avertissement. Bou-Diça fut gracié du restant de sa peine au bout de six mois, c'est-à-dire quelque temps avant la défection des Oulad-Hamza. Le général Jusuf, qui comptait utiliser cet ex-agha dans la conduite du goum, lui confia, à plusieurs reprises, pendant l'expédition du printemps, des missions et des reconnaissances périlleuses exigeant beaucoup de courage et d'aptitudes spéciales : admirable cavalier, *farès* de grande valeur, Bou-Diça s'acquitta à merveille des services de guerre dont l'avait chargé le général. Cependant, il est fort probable que ce grand seigneur, cet homme de *grande tente*, jouissant d'une influence séculaire sur l'importante tribu des Oulad-Mokhtar, cet homme à qui l'on avait fait subir sa peine au pénitencier de Lalla-Aouda, confondu avec la lie de la population indigène, n'avait point oublié le traitement honteux qui lui avait été infligé. Aussi, dut-il être très facile au marabout de le gagner à sa cause avec la tribu des Oulad-Mokhtar, sur laquelle il n'avait point perdu d'ailleurs une parcelle de son autorité.

Nous reviendrons plus loin sur ce personnage, qui n'avait gagné à notre contact que l'amour immodéré de l'absinthe et des autres spiritueux de la civilisation. Aussi, espérait-on qu'il se dégoûterait bien vite de l'existence austère des Sahariens, et que sa passion pour la liqueur verte ne tarderait pas à lui souffler le conseil de faire sa soumission, et de nous demander l'aman.

ficier, qui avait reconnu Bou-Diça, son ancien administré, parmi les rebelles, et qui voulait avoir l'honneur de lui faire expier sa trahison, se précipita à sa rencontre le revolver au poing. Bou-Diça, qui, de son côté, se plaignait d'avoir été très sévèrement traité par le sous-lieutenant Wyndham lorsque celui-ci était employé aux Affaires indigènes de Boghar, épargna la moitié du chemin à son adversaire, et fondit sur lui, debout sur ses étriers, la bride aux dents, la crosse du fusil à l'épaule. Les deux antagonistes tirèrent l'un sur l'autre à portée de pistolet et se manquèrent : la balle de l'officier avait troué le bernous de l'ex-*agha*, dont il avait évité le projectile en se penchant sur l'encolure de son cheval. Après s'être traversés pour reprendre du champ, les deux cavaliers se chargèrent de nouveau. Cette fois, Bou-Diça avait saisi son pistolet ; le combat allait donc continuer à armes égales, et il ne pouvait se terminer que par la mort de l'un des deux champions. L'officier tira trop tôt, et manqua Bou-Diça, qui lui envoya une balle dans le ventre presque à bout portant, et disparut.

Le sous-lieutenant Wyndham avait eu d'ailleurs affaire à forte partie ; car Bou-Diça était un très habile tireur et un merveilleux cavalier.

Quant aux spahis qui furent mis hors de combat dans cette rencontre, ils en accusèrent énergiquement des déserteurs du corps qui avaient conservé leurs bernous rouges, et que les nôtres, dans la mêlée, avaient cru appartenir à l'escadron. Trompés par ces infidèles à notre cause qu'ils supposaient, comme eux, à la poursuite des rebelles, et dont, par suite, ils ne se méfiaient pas, ils les suivirent plus loin qu'il ne convenait ; tout à coup, les déserteurs firent volte-face, et tirèrent à bout portant sur leurs anciens camarades, dont trois, nous le répétons, succombèrent dans la soirée.

Le lendemain, 10 septembre, le colonel Archinard quittait son camp d'Oglet-ez-Zâfran à cinq heures du matin. Pendant sa marche, la colonne était suivie de loin par les goums des rebelles, qui se contentèrent de l'observer sans l'inquiéter. Elle faisait sa grande halte à Hamiet-el-R'arbia, d'où elle emportait l'eau nécessaire pour son bivouac. Le soir, elle dressait ses tentes à Es-Souaga.

La colonne apprenait en route l'incendie, par les insurgés, de la bergerie de Tadmit appartenant à l'État, et du caravansérail de Sidi-Makhlouf. Le colonel recevait, en même temps, une dépêche par laquelle le général Jusuf l'informait qu'il était à Châbounia, en marche sur Chellala.

Le 11, le colonel Archinard levait son camp d'Es-Souaga. A six kilomètres de ce point, un goum assez nombreux de Rhaman et de Zenakhra rebelles était signalé sur la gauche de la colonne. Ce parti espérait, sans doute, en raison de l'extrême chaleur du jour et des difficultés du terrain, trouver le convoi allongé et des hommes en arrière. Trompé dans son attente, l'ennemi se décida à ouvrir le feu sur la colonne, mais à une trop grande distance pour qu'il fût bien dangereux. Ayant aperçu, à 1,200 mètres environ, des groupes de cavaliers qui paraissaient former la réserve de la ligne de tirailleurs des rebelles, le colonel Archinard leur envoya quelques obus qui, arrivant en plein dans ces groupes, y causèrent évidemment quelques pertes; car ils disparurent aussitôt, et les tirailleurs les suivirent de près.

Pendant ce temps, la colonne continuait sa marche sans se hâter. Vers onze heures, elle arrivait en vue des eaux de Thaguin. Les collines qui les dominent au sud se couvrirent tout à coup de nombreux cavaliers qui, paraissant vouloir en défendre l'approche, ouvrirent un feu assez nourri, mais peu efficace, sur le demi-bataillon du 1^{er} de Tirailleurs qui formait la colonne de gauche (1). Le colonel fit aussitôt couronner ces collines par ce demi-bataillon, qui en avait promptement délogé les rebelles. La rapidité et l'énergie de ce mouvement fit définitivement lâcher pied aux rebelles, qui restèrent exposés, sur un espace de 300 mètres, au feu de toute la ligne. Une douzaine d'obus lancés fort habilement sur les fuyards produisirent aussi, au milieu de leurs chevaux, un excellent effet.

La colonne reprit son ordre de marche, et, quelques instants après, elle dressait ses tentes sur les hauteurs qui commandent,

(1) Nous rappelons ici que, dans les plaines sahriennes, l'ordre de marche, de combat et de campement est habituellement le carré.

au nord, l'Aïn-Thaguin. On pouvait apercevoir, de ce point, les rebelles fuyant dans la direction de Djelila.

Cet engagement n'avait coûté ni un tué ni un blessé à la colonne. Les pertes des rebelles avaient dû être assez sensibles si l'on en jugeait par le nombre de chevaux errant au loin sans cavaliers.

La colonne Archinard rallie, le 12 septembre, la colonne Jusuf à Chellala, après une marche de treize lieues sous une température accablante.

Le village indigène de Chellala (1) avait subi le sort des caravansérails de la route de Laghouath. Les maisons, construites à l'européenne depuis un an seulement, avaient été saccagées et livrées aux flammes.

Les deux colonnes séjournèrent à Chellala le 13.

Le général Jusuf, nous l'avons dit plus haut, avait eu l'intention, en se dirigeant sur Chellala, d'en faire sa première base d'opérations, et d'y établir un biscuit-ville ; mais ce ksar ayant été, pour ainsi dire, ruiné, et aucune de ses constructions ne pouvant recevoir l'affectation qu'il avait projeté de lui donner ; d'un autre côté, la position de Serguin lui ayant paru répondre mieux aux conditions de la situation, le général Jusuf décida que les trois colonnes réunies se transporteraient sur ce point, éloigné de Chellala de 8 kilomètres seulement, et que là serait établi le biscuit-ville devant recevoir les approvisionnements des colonnes expéditionnaires, du moins tant qu'elles auraient à opérer dans le rayon de cet établissement. Du reste, nous l'avons dit déjà, avec la mobilité des Sahriens, la base d'opérations d'une colonne est toujours son dernier bivouac.

Les deux colonnes se mirent en route le 14 pour se rendre à leur nouvelle destination ; elles y arrivaient après deux heures de marche, et dressaient leurs tentes autour de Dar-Djelloul (2),

(1) Le pays où se déroule la seconde phase de l'insurrection étant à peu près le même que celui qui avait servi de théâtre à la première, on trouvera sa description et les détails qui s'y rapportent dans la première partie de ce travail.

(2) Cet établissement a pris son nom du kaïd des Oulad-Chaïb,

maison de commandement placée dans une situation dominante, centrale et de facile défense, convenable, sous tous les rapports, pour y constituer un dépôt provisoire d'approvisionnements. Le bivouac de Serguin ou de Dar-Djelloul est, en outre, très riche en pâturages et en eaux.

La colonne Liébert arrive à Chellala le 14 septembre ; elle ne trouve que le vide sur son parcours depuis Aïn-Toukria, son point de départ. Elle rejoint, le même jour, dans la soirée, les colonnes Jusuf et Archinard, parties le matin pour Serguin.

Le général Ducrot, mis à la disposition du Gouverneur général de l'Algérie, était désigné, le 14 septembre, pour prendre le commandement de la subdivision de Médéa.

Colonel C. TRUMELET.

(A suivre.)



Djelloul-ben-Msâoud, lequel, on se le rappelle, avait été tué, le 16 avril, par son agha En-Nâïmi-ould-El-Djedid, qui faisait défection, après ce meurtre, en entraînant sa tribu.